

Études littéraires africaines

AYA OVI XOLALI MOUMOUNI-AGBOKÉ (Robert), *Les Créations lexicales dans le roman africain*. Paris : L'Harmattan, 2015, 351 p. – ISBN 978-2-343-07759-8



Mirella Do Carmo Botaro

Number 44, 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1051552ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1051552ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Do Carmo Botaro, M. (2017). Review of [AYA OVI XOLALI MOUMOUNI-AGBOKÉ (Robert), *Les Créations lexicales dans le roman africain*. Paris : L'Harmattan, 2015, 351 p. – ISBN 978-2-343-07759-8]. *Études littéraires africaines*, (44), 203–204. <https://doi.org/10.7202/1051552ar>

sur son intérêt pour les « archives mineures » (p. 192) en soulignant l'aspect militant de la conservation des archives personnelles (il revient notamment sur les archives du Centre Michel-Foucault).

Hors dossier figure également un long entretien avec Jean Jamin, qui a fondé avec Michel Leiris la revue *Gradhiva* en 1986, et qui a dirigé *L'Homme* de 1997 à 2015.

■ Elara BERTHO

AYA OVI XOLALI MOUMOUNI-AGBOKÉ (ROBERT), *LES CRÉATIONS LEXICALES DANS LE ROMAN AFRICAIN*. PARIS : L'HARMATTAN, 2015, 351 P. – ISBN 978-2-343-07759-8.

Cet ouvrage propose une réflexion sur l'autonomie linguistique de la littérature africaine vis-à-vis des langues européennes, et en particulier du français. L'auteur, enseignant-chercheur à l'Université de Lomé, adopte une approche sociolinguistique pour évaluer, notamment, le dilemme de la langue d'écriture, qui se trouve ici placé au centre du débat et analysé en référence à un corpus de romans africains, tous publiés au cours des trois dernières décennies du ^{xx}e siècle : *Les Soleils des indépendances* (1970) et *Allah n'est pas obligé* (2000) d'Ahmadou Kourouma, *Le Cercle des Tropiques* (1972) d'Alioum Fantouré, *La Vie et demie* (1979) et *L'État honteux* (1981) de Sony Labou Tansi, *Le Pleurer-rire* d'Henri Lopes (1982) et enfin *Tu t'appelleras Tanga* de Calixthe Beyala (1988) ; seul *L'Esclave* (1929) de Félix Couchoro est plus ancien.

Organisé en trois grands chapitres subdivisés en de nombreuses sous-parties, l'ouvrage a le format d'une thèse. Après avoir rappelé les grandes étapes de la diffusion du français, son apogée et son déclin, l'auteur examine comment les œuvres de son corpus ont traité les problématiques linguistiques résultant de la domination coloniale en Afrique. On n'entre véritablement dans le vif du sujet qu'au milieu du deuxième chapitre. Pourtant, là encore, les analyses sont interrompues par des digressions sur l'usage du français en Afrique ou encore par la théorisation de notions linguistiques qui ne sont pas toujours pertinentes pour l'axe de recherche annoncé. Parmi les développements qui émaillent le troisième chapitre, on notera la place faite aux néologismes chez Sony Labou Tansi, chez Ahmadou Kourouma et, à plus petite échelle, chez Calixthe Beyala. On appréciera tout particulièrement l'élaboration d'un tableau schématique qui permet de comparer, au niveau morphologique, les différentes créations lexicales, bien qu'aucune comparaison entre les

œuvres étudiées ne soit véritablement entreprise. En effet, les calques linguistiques sont plus volontiers puisés dans les romans de Kourouma et de Sony que dans ceux d'autres auteurs du corpus et, du fait de ce déséquilibre, l'analyse comparative perd de sa capacité à réaliser les objectifs initiaux.

En outre, une certaine lecture idéologique nuit parfois à des analyses linguistiques qu'elle oriente vers la promotion d'une littérature qui serait « authentiquement africaine » (p. 74) et qui, de ce fait, ne s'écrit qu'en langues africaines. C'est ainsi que les caractéristiques esthétiques des œuvres du corpus sont évaluées en fonction d'un parti pris qui tend à la valorisation systématique des langues et des cultures du continent africain, ici considéré comme un ensemble homogène. Or, l'ouvrage aurait fait preuve d'une réflexion plus critique et rigoureuse si des expressions telles que l'« état d'âme de l'écrivain négro-africain » (p. 7), la « tradition orale » (p. 12, p. 67), la « culture africaine » (p. 72), la « réalité profonde » (p. 68), entre autres généralisations, n'avaient pas été systématiquement employées sans faire l'objet d'un questionnement conceptuel. Par ailleurs, parmi toutes les notions mobilisées, il nous semble ironique que celle de postcolonial ne soit nullement explorée dans cet ouvrage qui attache pourtant une grande importance aux enjeux de domination coloniale et post-coloniale. De plus, l'auteur procède à des associations parfois trop faciles et peu fondées entre des concepts assez distants, tels que la « tropicalité » de Sony Labou Tansi et le « tropicalisme » brésilien.

Somme toute, l'ouvrage aurait pu être allégé d'un bon nombre de pages s'il avait été mieux organisé et davantage condensé. Outre les répétitions et la présence de thèmes non pertinents pour la problématique, une relecture aurait également évité des citations sans source ou répétées à diverses reprises, sans compter les coquilles et les fautes d'orthographe ou de ponctuation qui nuisent à la syntaxe et, parfois, à la cohérence de certaines phrases.

■ Mirella DO CARMO BOTARO